

TEMPORAIREMENT CONTEMPORAIN

Le journal de la Mousson d'été
2022 • dimanche n°5



AUTEURS-TRICES ET METTEUR-SES EN SCÈNES D'AUJOURD'HUI :

**Mariana de Althaus, Pauline Bureau, Laurent Leclerc,
Sara Stridsberg, Véronique Bellegarde, Magne van den Berg,
Pascale Henry, Céline Milliat-Baumgartner**

Mistral & Tramontane

chemins de lecture

14h30 : LECTURE
LIEU : AMPHITHÉÂTRE

Incendier la forêt avec toi-dedans,
Mariana De Althaus [Pérou]
Traduction de l'espagnol (Pérou) de Victoria Mariani
Lecture dirigée par Pauline Bureau, Avec Coco
Feilgerolles, Zakariya Gouram, Céline Milliat-
Baumgartner et Lola Roy,

Présentée dans le cadre de Tintas Frescas. La traduction de ce texte est issue d'une commande de la Mousson d'été.

LES FILLES DE FEU

**Aurora : Je savais bien que nous cacher ici n'allait pas nous sauver. Quand le cerf fuit le lion, la terre devient un marécage, c'est un cycle naturel...
Le feu, je l'avais aussi vu avant que ma mère...
Idara : Maman, arrête.**

Autour de la maison, la forêt protège et menace. Trois femmes de trois générations vivent ici. Aurora, la Grand-mère qui lit dans les cartes l'avenir à travers le passé ; Idara, la Mère, enseignante convaincue que son rôle est de protéger ses élèves des prédateurs, et ils sont nombreux, et voraces ; Victoria, la Fille, qui rêve d'ailleurs, de ville et de liberté – mais qui, en attendant, recueille chez elle les animaux perdus. Puis, parmi elles, rôde le souvenir (le spectre) d'une quatrième : l'Arrière-Grand-Mère, morte ici, mystérieusement brûlée vive dans son sommeil. Pour chacune d'elles, protéger est un devoir qui confine parfois à l'obsession, et devient surveillance, enfermement. La Grand-Mère veille la mémoire de sa mère comme on souffle sur les cendres encore chaudes d'un feu que rien ne pourrait éteindre ; la Mère, renvoyée de son travail par des supérieurs soucieux de se protéger des accusations, surveille sa fille comme le lait sur le feu ; La Fille, indomptable, ne cesse de bouillir intérieurement et transforme cette soif de liberté en goût de l'incarcération quand elle met en cages les rats laveurs et les lapines apeurées.

C'est alors que revient le Père parti jadis : vent dans le feu qui couve et qui va ranimer toutes les peurs, les colères et les regrets.

Pièce de l'enfermement propice à tous les désirs d'horizons, *Incendier la forêt avec toi dedans* de l'autrice péruvienne Mariana de Althaus appelle à elle les forces naturelles, vengeresses et énigmatiques, pour écrire cette fable nourrie d'autres fables qui sont autant de légendes qu'on se raconte au coin du feu pour se réchauffer à la lueur des rêves quand on ne trouve pas le sommeil : parmi ces fables, il y a celle de ces corps

qui prennent feu en eux-mêmes, « combustion spontanée » que n'explique pas la science. C'est alors que le théâtre s'engouffre et fait de ce silence une scène peuplée de secrets et d'hallucinations.

Autour de la maison, on dit que le feu se lève. Les femmes aussi. Elles disent, comme le feu, une colère que rien n'apaisera face aux violences des hommes. Il paraît que le feu sait générer son propre vent, qu'il sait s'enterrer longtemps aussi, pour mieux, des entrailles de la terre, revenir et tout emporter.



Mistral & Tramontane

chemins de lecture

16h30 : LECTURE , LIEU : GYMNASÉ

Soox Méduse, Laurent Leclerc
Lecture dirigée par Laurent Leclerc avec Birane Ba (de la Comédie-Française), Orane Diaz, Jérémie Kalil, Catherine Leclerc, Henri Ardisson, Nathalie Alberti, Fred Kodiak, Elise Deschambre, Nedjira Berchiche et Agathe Massanes, musique Hervé Legeay

Ce texte, lauréat de l'Aide à la Création (automne 2021), est soutenu par ARTCENA.

LE ROMAN D'UN PASSEUR

Périssent la mer et les chiennes qui la servent / Les vagues enragées qui s'arrachent la chair de nos rêves / Broient nos corps et notre sommeil dans le fracas de leurs uppercuts aveugles / Tandis que nos yeux prient le jour de venir vite

C'est l'une des tragédies de notre époque : invisible pourtant et pourtant sans cesse recommencée. Chaque jour ou presque, ils sont des centaines à tenter la traversée impossible de la Méditerranée. Sur des radeaux de la Méduse, ballottés par les vagues et l'Histoire, ce qu'ils traversent est indicible et c'est pourquoi cette parole est d'autant plus précieuse à lever et faire entendre.

Le texte déroule la parole de l'un de ces survivants, qui, du Sénégal à l'Espagne, s'est retrouvé à conduire un zodiac à travers l'Enfer, celui des passeurs, des déserts, des tempêtes et des gardes. Survivant, oui, mais non pas indemne des violences et des sacrifices ; c'est lourd des visions d'horreurs hallucinées qu'il témoigne – et le monologue, charrié par les images fantastiques de cette réalité, rejoue la traversée.

Navigant entre les morts que la traversée n'a pas épargnés, ce récit prend l'apparence d'un rêve, d'un cauchemar plutôt, à la lisière du document et du poème : les défunts portent ceux des arts et de la littérature, tant ces traversées ont été tant de fois écrites – errance d'Ulysse menacé par les monstres et les sorcières, fracas de Géricault et de ses corps, de dos, appelant à l'aide dans le vide et en vain, traversée des cercles des Enfers –, mais les fantômes sont aussi concrets et précis, ceux de ces corps abandonnés dans la fuite et qui ne cessent, eux aussi, d'appeler intérieurement. Le texte revient dès lors sur ce qu'il a fallu commettre d'horreurs malgré soi pour survivre.

Parmi toute la littérature qui, autour de ce motif, foisonne désormais, se joue ici la singularité de cette pièce : l'alliage du lyrisme et d'un souci de réalisme qui tente de retracer pas à pas cette marche terrible et salvatrice. Prenant les atours du rêve, la pièce semble aussi un chant d'exorcisme : appeler à soi les forces, quelles qu'elles soient, de la langue et de l'image, et de la mort ou du passé afin que soit soulevée une vie au nom de ces morts qui désormais peuplent celui qui les contient tous.



Parmi toute la littérature qui, autour de ce motif, foisonne désormais, se joue ici la singularité de cette pièce : l'alliage du lyrisme et d'un souci de réalisme qui tente de retracer pas à pas cette marche terrible et salvatrice.

En Wolof, la mère transmet la chair (*soox*), le sang (*derat*), le caractère (*jikko*), l'intelligence (*xel*) et le pouvoir d'attaque en sorcellerie (*ndëmm*). Et du père, l'enfant reçoit les os (*iyax*), les nerfs (*siddit*), le courage (*fit*) ainsi que la condition sociale.



RETROUVEZ

la vidéo de l'entretien avec l'auteur

18h : LECTURE

LIEU : SCÈNE « BORDS DE MOSELLE »

L'Ange abîmé, Sara Stridsberg [Suède]

Traduit du suédois par Marianne Ségol-Samoy

Lecture dirigée par Véronique Bellegarde assistée de Léa

Falconnet, avec Jacques Bonnaffé et Clotilde Hesme ;

texte traduit avec le soutien de la Maison Antoine-Vitez, Centre international de la traduction théâtrale. La traduction de ce texte est issue d'une commande de la Mousson d'été. Sara Stridsberg est représentée par L'Arche - agence théâtrale.

LES AILES DE L'ABSENCE

L'HOMME

L'espace d'un instant, on sort de soi-même, on est projeté dans l'univers, puis on est renvoyé tout en bas.

C'est la même sensation que quand on nous pardonne.

LA FILLE

Je ne veux pas sortir de moi-même.

Un homme et sa fille conversent au fil des années. À la manière d'un carrousel de diapositives, une faille s'inscrit entre chaque photogramme, et dans cette faille, la peur pour celui, celle, qui regarde : est-ce la fin, ou une nouvelle image peut-elle encore surgir de l'obscurité ? Les ellipses séparent chaque discussion, mais toujours, quoi qu'il arrive, elle vient le retrouver. Le hors-champ s'imprime sur le plateau en négatif : ce passé dont on aurait pu faire table rase, à l'inverse, voit ses béances progressivement dévoilées. Ce que le père ne dit pas à sa fille enfant — la difficulté qu'il trouve à vivre, à être père — reste présent en creux, tout au long d'une parole qui se déploie par énigmes. Le langage vaut ici pour ce qu'il ne dit pas. « Tu parles tout le temps, pourtant on dirait que tu ne dis jamais rien », constatera la fille une fois adulte, après avoir appris à se prémunir contre la défaillance de son père, adoptant parfois sa dureté, son regard sans illusion sur le monde et les relations humaines. « L'amour n'est pas fait pour les faibles », lui confiera-t-il à l'occasion d'une de ses visites. « Je crois que je n'ai jamais aimé personne. »

Sur scène, rien d'autre que leur lien à tous deux, un lien qui, au-delà de la relation filiale, convoque d'autres figures : les femmes aimées devenues des mères lointaines, une jeune femme blessée, l'autre fille du père qui, à la différence de sa sœur, ne parviendra pas à construire sa propre force. Est-ce elle, l'ange abîmé qui donne son nom à la pièce ? « Le titre original *L'ange blessé* (*Den sårade ängel*), nous apprend Marianne Ségol-Samoy, la traductrice de la pièce, vient d'une

toile du peintre symboliste finlandais Hugo Simberg. La peinture représente deux garçons portant un brancard avec un ange dont les yeux sont bandés et dont une aile est cassée. Cette fresque est l'une des œuvres les plus célèbres de Finlande. » Est-ce le père qui, dans son inaptitude au monde, reste aveugle au désastre que sa « maladie », sa lente autodestruction, provoque autour de lui ? Il y a ce que la fille ne se pardonne pas et ce dont le père s'accuse, presque avec froideur, comme une douleur indolore - leur incapacité commune à sauver des êtres chers.

Les personnages que l'autrice construit existent dans cet hématome partagé, comme le soulignait Marianne Ségol-Samoy lors de la conversation il y a quelques jours devant les flots apaisés de la Moselle : « Ce qui intéresse Sara Stridsberg, c'est l'extrême vulnérabilité de l'être humain (« le reste ne m'intéresse pas », dit-elle souvent explicitement) — sa littérature consiste à pouvoir passer du temps dans l'écriture avec les êtres blessés de l'existence, s'asseoir à côté d'eux le temps d'une pièce, écouter les plus vulnérables, non pour les sauver, mais pour être là. C'est pourquoi ces pièces sont peuplées d'êtres marginaux, souvent des femmes violentées par la vie. Écrire, dit-elle, c'est « donner la parole aux femmes qui ont de la terre dans la bouche ». »

L'anti-drame construit par Sara Stridsberg fait de la scène une chambre claire qui laisse apparaître les événements peu à peu, à la manière des négatifs photographiques, pour en révéler la persistance dans les âmes.

Le hors-champ s'imprime sur le plateau en négatif : ce passé dont on aurait pu faire table rase, à l'inverse, voit ses béances progressivement dévoilées. Ce que le père ne dit pas à sa fille enfant — la difficulté qu'il trouve à vivre, à être père — reste présent en creux, tout au long d'une parole qui se déploie par énigmes.



L'Ange blessé (*Den sårade ängel*)
Hugo Simberg



RETROUVEZ

L'entretien de la traductrice sur theatre-contemporain.net

« Éprouver une dramaturgie sensible ». Tel serait de l'université d'été de la Mousson l'ambition et le désir. Cinq jours durant, les cinq maîtres-ses d'ateliers — Joseph Danan, Pascale Henry, Nathalie Fillion, Jean-Pierre Ryngaert qui coordonne l'ensemble, rejoints cette année par Francesca Garrolla —, ont ainsi mis en œuvre ce qui relève autant d'une méthode que d'un état d'esprit pour entrer en relation avec les textes lus durant le festival. En fait de méthode unique, chacune les aura multipliés. À circuler entre les ateliers, à observer les mouvements dans les couloirs, dans les allées, à échanger avec les stagiaires, on réalise bien que tous les moyens sont bons pour provoquer les résonances.

Ici, le maître d'atelier proposer le seul titre de la pièce à partir de quoi rêver ; là, c'est un thème supposé traversé par la pièce sur lequel écrire ; là encore, il s'agissait de se poser la question de ce à quoi tel enjeu ou motif fait penser : « me » fait penser ; ici encore, une lecture au ralenti est partagée, comme on avance dans le noir ou qu'on lance quelques pierres au fond d'un lac pour en mesurer la profondeur. Puis, quand la lecture offre une résistance, que les hypothèses se multiplient, qu'on les jette comme des sorts ou des malédictions et qu'elles n'épuisent rien du texte, on sème les stagiaires aux quatre vents qui vont expérimenter tels fragments, éprouver ces hypothèses à l'épreuve du plateau — autant dire des pelouses de l'abbaye, ou de ses escaliers majestueux —, chacun s'essayant à la mise en scène et au jeu, et tous-tes, devenant ces acteurs-trices / lecteurs-trices - dramaturges à hauteur d'épaules du texte.

Les pièces choisies par les maîtres-ses d'ateliers se révèlent ainsi matières qu'on manipule joyeusement sur lesquelles se permettre les audaces les plus radicales, les tentatives les plus désespérées et généreuses aussi pour mieux soulever à soi non pas tant le sens que la possibilité de sa multiplication — donner sa chance au risque.

Les allers-retours entre le texte et les corps, les voix, l'écriture, redoublent les allers-retours entre chacune, stagiaires et maîtres-ses d'atelier pensant à voix haute autour des textes, construisant ensemble une complexité partageable, les résonances autant que les délires par quoi les textes sont aussi constitués de part en part. À regarder, du dehors et à la dérochée, cette ferveur et ce travail, on saisit mieux la qualité d'écoute durant les lectures, et la fatigue le soir aussi — on mesure ainsi ce que le théâtre propose : non pas seulement des textes à entendre religieusement, mais des forces et ce qui donne des forces pourvu qu'on s'en empare et qu'on les emporte avec soi.

L'HOMME

Certaines nuits sont tellement étoilées qu'on en a le vertige quand on est dans le jardin. L'univers est tellement proche. Dans ces moments-là, on ne peut pas être seul avec soi-même.

LA FILLE

Je suis là, moi.

L'HOMME

Ça ne suffit pas.

L'ANGE ABÎMÉ

de Sara Stridsberg (Suède)

MOUSSON D'ÉTÉ 2022

INVENTER LE MONDE ENTIER

« Les gens écrivent sur les murs n'importe quoi, les gens font n'importe quoi, n'importe quoi, tant qu'il est temps, tant qu'il est temps, les gens font n'importe quoi avant que la nuit ne tombe, avant que la nuit ne tombe, les gens s'inventent le monde entier, le monde entier avant qu'il fasse noir, les gens surtout ne veulent pas le noir, les gens sont comme les enfants, les gens ont peur du noir. »

P. L. Pisano, *Les Gens*

Écrire n'importe quoi ? Peut-être. Que ferait-on après tout du raisonnable, du sensé, de ce qui ne serait pas n'importe quoi et qui laisserait le monde à sa place ? Écrire n'importe quoi qui ne serait pas n'importe quoi pour empêcher la nuit de tomber – mais la nuit tombe, chaque jour, alors pour conjurer la peur ou pour l'appeler afin de mieux la conjurer, on se raconterait n'importe quelle histoire, on se tiendrait dans le noir pour l'entendre et tant pis si le noir tombe aussi en plein jour sous le soleil de quatorze heures et le vent dans les marronniers, les tilleuls et les lauriers roses. Raconter que la vie ne suffit pas ou qu'elle étouffe, raconter le cri des chiens et des chevreuils sacrifiés pour qui, pour rien ; dire les noms de Marta, de Maria, de Yann et de Louise qui sont aussi les noms d'Alexiane, de Carole ou de Mathilde ; dire la Colombie, le Pérou, Kharkiv ou Charleroi ; mesurer ce qui reste d'espoir – il en reste malgré tout, puisque chaque jour recommence, et que, comme le dit le proverbe brésilien : « *A esperança é a última que morre* » –, et alors ? L'écrire. Six jours, vingt textes durant, redire sous toutes ces formes la peur du noir et ce qui la venge : les violences qu'on commet, les colères qu'on s'adresse, les tendresses aussi, les lâchetés. « À quoi bon des poètes en temps de détresse ? », s'inquiétait le poète : pour la peur du noir justement et parce que le monde grandit d'être suscité, perdu et réinventé.

Ici, le théâtre naît du vide. Ou plutôt, du vent qui balait les peurs, des notes de musique se glissant partout, de ces voix posées derrière le pupitre, derrière le texte, à son service, des visages familiers incessamment métamorphosés par les écritures. Un sol, un corps qui se dresse et des oreilles attentives, à son écoute – le nerf du théâtre, exposé à vif. Il vibre, se trompant parfois, mais ne lâchant jamais ; il vit. Dans ces myriades de petits théâtres dont regorge la Mous-

son, les mots se nourrissent de la terre forgée par les guerres invisibles, de la rivière langoureuse, des murs monastiques aux résonances somptueuses, des corbeaux, cygnes, hérons et canaris, premiers spectateurs et fins régisseurs de son – les mots s'arriment. Ils quittent le papier pour un rendez-vous éphémère. Heureusement, « les murs ont des oreilles », rappelle Martha dans *Disparitions* d'Elise Wilk. Quelque chose du souvenir perdure dans le lieu, il suffira de chercher. C'est vers la fin de *L'Hymne de la jeunesse démocratique* de Serhiy Jadan, Sanytch lâche comme pour lui-même : « Lorsqu'on a affaire au vide, il a tendance à se démultiplier. ». Théâtre : ce qu'on jette au vide, non en désespoir de cause ou pour la beauté du geste, mais pour cet enfant seul dans sa chambre à minuit dont la bougie soudain s'éteint et qui appelle, mais personne ne vient – et qui invente des histoires.

Six jours, vingt textes durant, redire sous toutes ces formes la peur du noir et ce qui la venge : les violences qu'on commet, les colères qu'on s'adresse, les tendresses aussi, les lâchetés. « À quoi bon des poètes en temps de détresse ? », s'inquiétait le poète : pour la peur du noir justement et parce que le monde grandit d'être suscité, perdu et réinventé.

#1. D'un bref entretien à l'autre

Privés de feuilles, les arbres ne bruissent pas, M. Van den Berg à 20h45, Centre Culturel Pablo Picasso de Blénod-lès-Pont-a-Mousson

Les cris et chuchotements burlesques et sentimentaux de Yann, Johann, John et Louise entre les feuilles éparses des tilleuls ont laissé des échos qui refusent de se tarir. De bond en rebond - quoi ? quoi ? quoi ? - l'écriture de Magne Van den Berg revient à Pont-à-Mousson pour le spectacle *Privés de feuilles, les arbres ne bruissent pas*, mis en scène par Pascale Henry. Valérie Bauchau et Marie-Sohna Condé y joueront les personnages de Dom et Gaby, deux femmes partageant une caravane. Un matin, l'apparente banalité du langage vient dérégler les habitudes : elles se lèveront un peu plus tôt, des visiteurs se sont annoncés entre 10 et 17h et il faudra faire bonne impression. Les voilà lancées au saut du lit dans un ballet vestimentaire où tâches et accrocs font monter la pression. Dom parle, beaucoup, autant qu'il y a peu de mots chez Gaby. À l'occasion de la fouille du placard où sont rangés leurs quelques vêtements, la découverte d'une parka oubliée là va les entraîner dans la remémoration soudaine de l'arrivée de Gaby.

#2. Pour finir...

Cabaret de clôture : *C'est Extra!*

Conçu et interprété par Céline Milliat-Baumgartner, regard artistique Véronique Bellegarde, musique Hervé Legeay et Philippe Thibault

à 22h30 au chapiteau «parquet de bal»

Sous les auspices de la nuit moussipontaine le chapiteau nous accueille pour un dernier bal. Venue lire un monologue traduit du danois, une actrice épuisée se perd en route. De respirations ayurvédiques en inductions hypnotiques, d'expansion de conscience en tentatives karaoké, elle cherche à retrouver son souffle et ses rêves d'enfant.



RETROUVEZ

les vidéos de la Mousson d'été pour theatre-contemporain.net

#3. le mot de Véronique Bellegarde
En ce dernier jour, quels devenirs souhaiter pour la Mousson ?

Je pense à des Moussons. *La Mousson d'Été* est un travail continu qui gagnerait à être partagé et rendu plus visible, même si sa dimension nationale et internationale est inscrite et reconnue de par le monde à présent. *La Mousson d'Hiver* est tout aussi vivace et a pris une place importante auprès des enseignants, des élèves et étudiants lorrains. Une *Mousson d'Automne*, organisée à L'Espace Bernard-Marie Koltès avec sa directrice Lee-Fou Messica, sera une nouvelle étape : elle aura lieu du 5 au 9 décembre 2022 et développera des chantiers accompagnés d'un dispositif pédagogique. Ce dispositif pourrait perdurer et serait rejoint par le Nest de Thionville, et d'autres partenariats sont en train de naître...



RETROUVEZ

la pastille sonore de samedi

La Balaguère

billet

johan – c'est pour ça que tu dois partir

yann – non

johan – alors pourquoi tu dois partir yann

yann – parce que ce qui compte c'est pas qui on est mais où on est

johan – et ce qu'on abandonne

S'en aller — s'éloigner, se retirer, plier bagage, tourner les talons, vider les lieux, faire un tour, montrer les talons, s'en aller, filer, s'arracher, se tirer, se tailler, se trotter, dévisser, décoller, trisser, lever l'ancre, larguer les amarres, riper, débarrasser le plancher, (se) caleter, décarrer, mettre les bouts, sacrer le camp, mettre les voiles : revenir.

14H30 : LECTURE **INCENDIER LA FORÊT AVEC TOI DEDANS**

lieu : amphithéâtre

de Mariana de Althaus (Pérou), traduction Victoria Mariani, dirigée par Pauline Bureau avec Coco Feilgerolles, Zakariya Gouram, Céline Milliat-Baumgartner et Lola Roy présentée dans le cadre de Tintas Frescas.

La traduction de ce texte est issue d'une commande de la Mousson d'été.

16H30 : LECTURE **SOOX MÉDUSE**

lieu : gymnase

de et dirigée par Laurent Leclerc avec Birane Ba (de la Comédie-Française), Orane Diaz, Jérémie Kalil, Catherine Leclerc, Henri Ardisson, Nathalie Alberti, Fred Kodiak, Elise Deschambre, Nedjira Berchiche et Agathe Massanes musique Hervé Legeay

Ce texte, lauréat de l'Aide à la Création (automne 2021), est soutenu par ARTCENA.

18H : LECTURE **L'ANGE ABÎMÉ**

lieu : scène «bords de Moselle»

de Sara Stridsberg (Suède), traduction Marianne Ségol-Samoy, dirigée par Véronique Bellegarde assistée de Léa Falconnet, avec Jacques Bonnaffé et Clotilde Hesme

texte traduit avec le soutien de la Maison Antoine-Vitez, Centre international de la traduction théâtrale. La traduction de ce texte est issue d'une commande de la Mousson d'été. Sara Stridsberg est représentée par L'Arche – agence théâtrale.

19H : POT DE CLÔTURE

lieu : scène «bords de Moselle»

offert par la Communauté de Communes du bassin mussipontain

20H45 : SPECTACLE **PRIVÉS DE FEUILLES LES ARBRES NE BRUISSENT PAS**

lieu : Centre Culturel Pablo-Picasso de Blénod-lès-Pont-a-Mousson

texte Magne van den Berg (Pays-Bas), traduction Esther Gouarné, mise en scène Pascale Henry avec Valérie Bauchau et Marie-Sohna Condé, scénographie Michel Rose, costumes Audrey Vermont, composition musicale et sonore Laurent Buisson, lumière Michel Gueldry, régies générale et plateau Céline Fontaine

*Coproduction Théâtre des Ilets – CDN de Montluçon et Théâtre Municipal de Grenoble ;
texte traduit avec le soutien de la Maison Antoine-Vitez, Centre international de la traduction théâtrale*

22H30 : CABARET **C'EST EXTRA !**

lieu : chapiteau «parquet de bal»

conçu et interprété par Céline Milliat-Baumgartner, regard artistique Véronique Bellegarde, musique Hervé Legeay et Philippe Thibault

23H30 : DJ SET **PHILTY PHILFURY**

lieu : chapiteau «parquet de bal»

La Mousson d'été est subventionnée par la Région Grand Est, le Ministère de la Culture (DRAC-Grand Est), le Conseil Départemental de Meurthe-et-Moselle, la Communauté de Communes du Bassin de Pont-à-Mousson. La Mousson d'été est présentée avec le soutien de l'Abbaye des Prémontrés et de la ville de Pont-à-Mousson.

En partenariat avec le projet de coopération Fabulamundi. Playwriting Europe cofinancé par le programme Europe Créative, l'Ambassade de France / Institut français et le réseau des Alliances françaises en Argentine, Acción Cultural Española AC/E, avec le soutien de la Maison Antoine-Vitez – Centre international de la traduction théâtrale, L'Arche éditeur, ARTCENA – Centre national des arts du cirque, de la rue et du théâtre, le Théâtre de la Manufacture – Centre Dramatique National de Nancy-Lorraine, le Théâtre National de Strasbourg, Théâtre ouvert, France Culture, Télérama, Théâtre-contemporain.net, les lycées Jean Hanzelet et Jacques Marquette de Pont-à-Mousson, la librairie L'Autre Rive à Nancy, et avec la participation artistique du Jeune Théâtre National.

